

Canivet. Pour qu'il y ait chantage, il faut qu'il y ait menace et il faut aussi que cette menace ait été la cause directe d'une remise d'argent. La seule menace que l'on puisse reprocher à M. Canivet d'avoir employée à l'égard de Bertrand est celle-ci : « Je ferai fermer le cercle. », aurait-il dit, sans que cela soit d'ailleurs absolument prouvé, un jour qu'un employé du cercle lui avait refusé la monnaie d'un billet de mille francs. La scène se serait passée le 13 octobre 1892, et ce n'est que quatre mois après que M. Canivet aurait sollicité de M. Bertrand le prêt d'une somme de 3,000 francs. Peut-on voir entre ces deux faits l'étroite corrélation que la loi exige pour que le chantage soit établi ?

La vérité est que M. Canivet, un jour de perte, a eu trop d'humeur, « a fait de la musique », comme disent les joueurs, sans avoir pensé pour cela à faire chanter qui que ce soit.

Après s'être très complètement expliqué sur le second grief relevé par la prévention, l'abus de confiance qu'aurait commis M. Canivet au préjudice des porteurs de parts du *Paris*, M<sup>e</sup> Tézenas a conclu ainsi :

Je ne veux pas faire de péroraison. Je veux vous demander simplement de laisser M. Canivet assagi reprendre, par le travail et une scrupuleuse dignité de conduite, la place que ses confrères lui feront encore au milieu d'eux.

Le tribunal rendra son jugement, demain, au début de l'audience.

MAITRE Z...

M. Henri Péan de Saint-Gilles, notaire, est décédé en son domicile, à Paris, rue de Choiseul, n<sup>o</sup> 2, le 18 février. Les obsèques auront lieu à l'église Saint-Roch, le jeudi 21 février, à midi très précis.

## MUSIQUE

OPÉRA-COMIQUE : *Ninon de Lenelos*, opéra comique en quatre actes et cinq tableaux, de MM. André Lénéka et Arthur Bernède, musique de M. Edmond Missa.

Pauvre pièce ! Musique traînante et débile ! Des intentions et, surtout, des prétentions ; des velléités de comédie lyrique dans un lieu commun d'opéra comique suranné ! De l'archaïsme de convention, mêlé à des formules empruntées au répertoire de Gounod et de M. Massenet ! Peu ou point d'idées — et des pages d'album en nombre, tout aussi fades qu'il convient et tourmentées, parfois, jusqu'à la grimace ! Des épisodes d'opéra comique traditionnel, airs à détacher, petits et gros ensembles, guindés en eux-mêmes et soulignés par l'emploi le plus artificieux de l'appareil leit-motival ! Des scènes traitées par séries de fragments, sans couleur, sans déduction interne ! Le constant désir de produire de l'effet ! De la préciosité et de la vulgarité foncière, dissimulée sous des ingéniosités de pacotille ! Une œuvre d'à peu près qui veut être tout et qui n'est rien ! L'attestation d'une petite adresse bourgeoise et satisfaite, qui s'enfle ou qui prend des mines raffinées de commande ! Voilà ce que nous avons entendu, hier soir, place du Châtelet.

Je ne connais pas l'auteur. S'il est sincère, je le plains, et je le plains aussi s'il n'est pas sincère. Ce que je sais bien, ce que j'ai à cœur de dire à son sujet comme je l'ai dit à propos des plus célèbres, c'est que le temps est passé de ces pièces musicales de transaction, ménagères du chou d'hier et de la chèvre d'aujourd'hui. Entre le vieil opéra comique et la comédie lyrique loyale et nette, une et serrée, il faut qu'on se décide à prendre parti. Il faut aussi que l'on renonce à ces livrets hybrides, incohérents, pleins de disparates, où les personnages ne sont ni des caractères ni des entités de fantaisie poétique et d'une logique humaine jusque dans le paradoxe, où les actions ne sont que des niaiseries redondantes et rebattues.

Il sied de conter l'anecdote de ces quatre actes et de ces cinq tableaux. *Ninon de Lenelos*, entourée de courtisans qui la chantent sur les sept cordes de la lyre, est en butte aux obsessions d'un ridicule comte de Guérigny. Des madrigaux de ce fâcheux, elle n'a cure. Son dessein, au surplus, n'est point d'aimer, mais de s'égarer aux dépens de qui l'aime, tout le long de sa joyeuse vie. Seulement, compter sans l'amour, c'est toujours compter sans son hôte. La voilà donc éprise, à l'improviste, d'un chevalier de Bussière, poète de naissance et, comme tel, vivant sous un toit, en compagnie d'une idéale ouvrière en fanfreluches, nommée Chardonnerette.

Bussière, vous l'avez deviné, ne commence par se refuser que pour mieux s'abandonner ensuite. *Ninon* a juré qu'elle aurait bientôt raison de ses froideurs. Autant qu'en sa vanité de coquette, la voici mordue en son cœur de femme. Son procédé de conquérante est le plus simple du monde : elle va, tranquillement, forcer le chevalier dans la mansarde où il

rime pour le comte de Guérigny et l'enlève à l'éplorée Chardonnerette. En son hôtel, les fêtes se succèdent. On danse gavottes et menuets. Entre Guérigny et Bussière, une discussion s'émeut, à la suite de laquelle on dégaîne en pleine rue, sous la lanterne. Le chevalier, blessé, tombe sur le sol. Il paraît, cependant, que la blessure n'est pas grave, car nous le retrouvons, au dernier tableau, frais et dispos, regagnant son logis aérien où Chardonnerette, après avoir beaucoup chanté, meurt tout d'un coup. Ainsi finit la comédie.

La donnée première est acceptable. Une femme aimant qui la repousse, engageant sa bataille et la gagnant, cela s'est vu cent fois au théâtre et cela pourra se voir encore avec plaisir. Mais, au moins, faut-il concentrer son thème et non le noyer, tracer des caractères, renouveler la fable comme par des inventions intéressantes. Ici, tout flotte à la dérive, au milieu d'incidents puérils ou vieux sans merci. Une première pièce roule sur un pari des amis de *Ninon*, touchant le succès de son roman, dont on ne sait trop s'il est sérieux ou frivole. Une seconde se noue sur le cœur de Chardonnerette. Tous les deux se côtoient et s'entremêlent, avant de se rejoindre, de la façon la plus naïve. Le plus triste, c'est qu'on s'ennuie. On ne passe pas impunément sa soirée à hausser les épaules.

Relativement à la musique, j'en ai dit assez au début de cet article. Qu'on ne fasse pas un mérite à l'auteur d'avoir écrit ses mélodies sur des vers sans rime ou des lignes de prose : c'est chose par trop indifférente en soi et qui ne présente ni difficultés vaincues, ni, quoi qu'on affirme, avantages pour l'art.

Il n'est point agréable à un critique de s'exprimer de la sorte. Mais, aussi, pourquoi un directeur se montre-t-il si peu avisé ? Les défauts de l'ouvrage ne sont pas de ceux qui se dérobent à la lecture. Je suppose d'autant moins qu'on s'y soit mépris que la mise en scène a été faite avec une extrême négligence, hormis qu'on n'ait recouru de parti pris à toutes les traditions périmées de l'opéra comique par pure dérision.

Parmi les interprètes, il convient de tirer à part le ténor Leprestre, doué d'une voix petite mais exquise et dont il se sert en perfection. M. Carbonne a joué le ridicule Guérigny dans la manière de M. Grivot. Nous attendrons pour juger Mmes Bréjean-Gravière et Fernande Dubois qu'elles aient pu se produire en des occurrences meilleures. Pour l'orchestre, sous la direction de M. Vaillard et non, cette fois, de M. Danbé, il a rempli sa tâche honnêtement. On a pu, en somme, applaudir quelquefois — en détail.

FOURCAUD

## La Soirée Parisienne

### NINON DE LENCLOS

Etant donné qu'un jeune homme est adoré par une douce enfant et qu'il se laisse enlever par une belle et méchante femme, si vous revêtez ces trois héros de costumes monténégrins, et si vous leur faites chanter de la musique de Mme Augusta Holmès, vous aurez la *Montagne noire* ; si, au contraire, vous leur faites endosser des accoutrements Louis XIII et moduler des mélodies de M. Edmond Missa, vous aurez *Ninon de Lenelos*. Ce n'est pas plus difficile que ça.

Pour compléter ces affinités, la *Montagne noire* nous offre une curieuse adaptation de la *Clarine*, tandis que *Ninon de Lenelos* nous glisse dans l'oreille une aimable transposition des *Gardes municipaux*, chantée par M. Carbonne sur ces paroles : « Il faisait nuit. »

Une différence pourtant, et très notable. Le livret de *Ninon*, dû à MM. André Lénéka et Arthur Bernède, renferme une curieuse innovation. Il offre à l'inspiration du musicien tantôt de la prose et tantôt des vers, de la prose qui est presque des vers et des vers qui sont presque de la prose. Cela fait compensation.

Les costumes, disais-je, sont Louis XIII. Ils sont riches, de bon goût et très exacts, sauf peut-être, au point de vue de l'exactitude, celui porté au premier acte par Mlle Fernande Dubois. La jupe est ornée de certains paniers qui ne sont plus Louis XIII, sans être encore Louis XV, ni autrement Louis XIV. Mettons que c'est du Louis Treize cinquante.

Les décors sont fort jolis. Les charmillles de *Ninon*, la mansarde de Bussières (le jeune homme trop aimé), avec sa fenêtre entourée de vignes vierges, le salon de *Ninon*, dans laquelle se danse une gracieuse pavane sur une charmante musique, et surtout le décor du quatrième tableau, qui représente, par un effet de nuit, la vue extérieure de la maison de *Ninon*, avec son jardin, la grille qui le ferme, et, de l'autre côté de la grille, une longue avenue bordée d'arbres aux feuillages enchevêtrés.

C'est Mme Bréjean-Gravière qui personnifie *Ninon*, sans paraître se douter qu'elle atteindra plus tard le même âge qu'Auber. La voix est bonne, si elle n'est pas toujours libre.

Mlle Fernande Dubois, la jeune fille abandonnée, par sa grâce tantôt souriante, tantôt touchante, a remporté un gros succès. Elle a une très jolie voix, qu'elle conduit avec un art consommé. On lui a fait bisser, au cinquième tableau, la romance de la « Mort de l'oiseau ».

M. Leprestre ténorise plus qu'agréablement dans le rôle de Bussières, et MM. Carbonne, Marc Nohel et Jacquet mettent un talent appréciable au service de rôles de second plan. La diction de tous ces artistes, dans le dialogue parlé, mérite une mention spéciale. On